

Magie blanche, magie noire, magie du cinéma...

La fille de nulle part de Jean-Claude Brisseau, France, 2012, 91 minutes

Philippe Gajan

Numéro 162, juin-juillet 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2013). Compte rendu de [Magie blanche, magie noire, magie du cinéma... / *La fille de nulle part* de Jean-Claude Brisseau, France, 2012, 91 minutes]. *24 images*, (162), 64–64.

Magie blanche, magie noire, magie du cinéma...

par Philippe Gajan



Il y a d'abord un lieu, un appartement parisien. Un lieu hors du temps, comme figé, tant dans la poussière que dans l'évocation des grands maîtres (musique, peinture, littérature) qui, à leur tour, semblent veiller sur ce sanctuaire. Il y a ensuite un corps également figé, celui de Brisseau qui joue lui-même un veuf endeuillé depuis des années. Telle Pénélope tissant sa toile, il est attelé à son grand œuvre, un livre consacré aux croyances qui façonnent notre vie quotidienne, grand œuvre qui, comme lui, semble faire du surplace. Et puis, un jaillissement, une irruption improbable, la plus improbable tant qu'à faire. Une jeune femme, un ange, peut-être un démon ou encore un fantôme.

Certes rien pour rassurer les détracteurs du sulfureux cinéaste abonné aux controverses. Pourtant ces anges féminins traversent toute son œuvre, pour le pire parfois (les «anges exterminateurs» du film du même nom, relativement inutiles, illustratifs), mais surtout pour le meilleur. Qui ne se souvient de la Vanessa Paradis de *Noce blanche*, de Sylvie Vartan en *Ange noir*, d'Isabelle Pasco, mystique *Céline* et bien sûr de la lumineuse Fabienne Babe de *De bruit et de fureur*? Dans cette galerie fantasmagique, il faudra maintenant ajouter Virginie Legeay, apparition et source de vie de ce nouveau chapitre de la filmographie de Brisseau qui, plus que jamais, semble habité, hanté, voire obsédé par les mystères du féminin.

Film fauché, venu un peu de nulle part, qui succède à sa trilogie du plaisir féminin

(*Choses secrètes, Les anges exterminateurs, À l'aventure*), *La fille de nulle part*, s'il semble émaner d'un cinéaste apaisé, réconcilié pourrait-on dire (avec lui-même, avec l'autre, avec l'amour, avec la vie, avec la mort...), brûle pourtant d'un feu intérieur qui n'appartient qu'au cinéma, comme un rituel païen qui convoquerait toute la magie (blanche, noire) du septième art. Car peu à peu le film, d'abord réaliste, vient longer les rives du surnaturel. Dès lors, les scènes fantastiques, bricolées, quasi amateurs à l'heure du cinéma à grand spectacle bâti à coups d'effets spéciaux chers et sophistiqués, provoquent une sorte d'émoi aujourd'hui rarissime, comme un frisson devant une scène primitive. Si les thèmes sont familiers, c'est la manière et la matière, pour peu qu'on s'y abandonne, qui emportent l'adhésion. On pense d'abord à Rohmer pour ces dialogues délicieusement décalés, un peu littéraires (au *Rayon vert* par exemple), à Maupassant bien sûr pour l'intrusion du fantastique dans le quotidien. En accord avec ces croyances qui peuplent le quotidien, objet de l'essai que désormais les deux protagonistes vont mener à bien, le film va droit au cœur, empreint à la fois de simplicité assumée, de candeur et de cette foi qui déplace les montagnes.

Exit la chronique psychologique tarabiscotée et les récits manipulateurs, *La fille de nulle part* acquiert résolument une dimension mythologique... Et s'ouvre vers l'infini, vers le temps infini des réincarnations

successives, sorte d'éternel retour de l'être aimé, au-delà du temps, au-delà de l'espace, au-delà de la dimension charnelle... Qui l'eût cru, Brisseau renoue avec sa veine mystique (il serait plus juste de dire qu'il ne l'a jamais quittée tout à fait) et, presque gauchement, à l'image de ce corps un peu lourd, un peu pataud qu'il promène dans son appartement, vient frapper à la porte de l'au-delà pour mieux le transcender et le traverser. De cette pesanteur, il ne subsiste dorénavant plus rien.

Le cinéma de Brisseau, en frayant avec les mythes orphiques, semble avoir franchi un cap. Et en même temps avoir effectué un retour aux sources, renouant avec l'esprit de *De bruit et de fureur* (sans bien sûr la dimension sociale et la violence). Brisseau paraît s'être débarrassé de beaucoup d'entraves. Lui qui avait tant de mal à enchaîner les projets ces dernières années, faute de financement, a plongé dans un tournage à très petit budget (une vente de *Noce blanche* à la télévision, dit-on, 60 000 euros!), filmant dans son appartement avec une équipe réduite (Virginie Legeay est également assistante à la réalisation) et il a retrouvé la foi, la foi dans le cinéma! Avec, à la clé, le Léopard d'or du dernier festival de Locarno. Chapeau, monsieur Brisseau. 🍷

France, 2012, Ré. et scé.: Jean-Claude Brisseau. Ph.: David Chambille. Mont.: Maria-Luisa Garcia, Julie Picouleau. Int.: Jean-Claude Brisseau, Virginie Legeay, Claude Morel. 91 minutes. Prod.: La sorcière rouge (Jean-Claude Brisseau).